

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JEAN GIONO	Les Auteurs de la Bataille de Pavie (I)
HENRI MICHAUX	Situations-Gouffres (II)
PAUL ÉLUARD et RENÉ CHAR...	Deux Poèmes
JEAN THIBAUDEAU	Le Jardin public
ROGER NIMIER	Balzac 86-69
MARCEL ARLAND	Bénédiction

CHRONIQUES

Le Détour vers la Simplicité, par MAURICE BLANCHOT
« Comme si je portais des Fleurs », par PHILIPPE JACCOTTET
Présence et signification chez Faulkner, par YVES BERGER
L'Écrivain et le Possible, par BERNARD PINGAUD

NOTES

par H. AMER, J. BENS, E. BOISSONNAS, L. FINAS, J. GUÉRIN,
 PH. JACCOTTET, R. JUDRIN, J. LECOMPTE, P. OSTER, D. PÉRIER,
 A. PIEYRE DE MANDIARGUES, J. RICARDOU, W. DE SPENS,
 J.-Y. TADIÉ, J.-P. WEBER.

La Poésie. — *Ferments*, d'Aimé Césaire. — *Encore*, d'Alain Borne.
 Littérature et Essais. — *Journal (1952-1955)*, de Jean Guilton. —
L'Unique Source, de Pierre Schneider. — *Le Prestige du Passé*, d'Albert
 Dasnoy.

Le Roman. — *Le Neveu de Parencloud*; *La Chronique fabuleuse*, d'André
 Dhôtel. — *L'Espace d'un Cillement*; *Romancero aux Étoiles*, de Jacques-
 Stéphane Alexis. — *Une Cérémonie royale*, de Jean Thibaudau.

Lettres Étrangères. — *L'Institut Benjamenta*, de Robert Walser. —
Poésies, d'Anna Akhmatova. — *Le Baron perché*, d'Italo Calvino. —
Alchimie et Médecine, d'Alexander von Bernus.

Les Arts. — *Les Peintures de Bernard Dufour*. — Jean Revol.

De Tout un Peu. — *Les Revues, les Journaux*.

LE TEMPS, COMME IL PASSE

MARCEL LECOMTE : *Méditations*.

JACQUES BENS : *Notes sur Georges Perros*.

ROBERT D. VALETTE : *A l'Oreille des derniers Frénétiques*.

LE MOIS

par GASTON CHAISSAC, PHILIPPE JACCOTTET, ROGER JUDRIN,
 HENRI THOMAS, ANDRÉ-FRANÇOIS TROUBLE.

TEXTES

ANTONIN ARTAUD : *Lettre à Albert Camus*.

nrf

SOMMAIRE

JEAN GIONO	Les Auteurs de la Bataille de Pavie (I).	829
HENRI MICHAUX.....	Situations-Gouffres (II)	839
PAUL ÉLUARD et RENÉ CHAR.	Deux Poèmes	856
JEAN THIBAUDEAU.....	Le Jardin public	859
ROGER NIMIER	Balzac 86-69	884
MARCEL ARLAND.....	Bénédiction	895

— CHRONIQUES —

MAURICE BLANCHOT	Le Détour vers la Simplicité	925
PHILIPPE JACCOTTET	« Comme si je portais des Fleurs ».	938
BERNARD PINGAUD	L'Écrivain et le Possible	945
YVES BERGER	Présence et signification chez Faulkner.	951

— NOTES —

La Poésie. — <i>Ferments</i> , d'Aimé Césaire (par Philippe Jaccottet). — <i>Encore</i> , d'Alain Borne (par Philippe Jaccottet).....	961
Littérature et Essais. — <i>Journal (1952-1955)</i> , de Jean Guitton (par Roger Judrin). — <i>L'Unique Source</i> , de Pierre Schneider (par Philippe Jaccottet). — <i>Le Prestige du Passé</i> , d'Albert Dasnoy (par Roger Judrin).....	963
Le Roman. — <i>Le Neveu de Parencloud</i> ; <i>La Chronique fabuleuse</i> , d'André Dhôtel (par Willy de Spens). — <i>L'Espace d'un Cillement</i> ; <i>Romancero aux Étoiles</i> , de Jacques-Stéphane Alexis (par Henry Amer). — <i>Une Cérémonie royale</i> , de Jean Thibaut (par Jean Ricardou).....	967
Lettres Étrangères. — <i>L'Institut Benjamenta</i> , de Robert Walser (par Lucette Finas). — <i>Poésies</i> , d'Anna Akhmatova (par Pierre Oster). — <i>Le Baron perché</i> , d'Italo Calvino (par André Pieyre de Mandiargues). — <i>Alchimie et Médecine</i> , d'Alexander von Bernus (par Henry Amer).....	972
Les Arts. — Les peintures de Bernard Dufour (par Edith Boissonnas). — Jean Revol (par Jacques Lecompte).....	978
De Tout un Peu. — Les Revues, les Journaux.	

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

JACQUES BENS	Notes sur Georges Perros	990
MARCEL LECOMTE	Méditations	995
ROBERT D. VALETTE.....	A l'Oreille des derniers Frénétiques.	997

— LE MOIS —

par Gaston Chaissac, Philippe Jaccottet, Roger Judrin, Henri Thomas, André-François Trouble	1002
---	------

— TEXTES —

ANTONIN ARTAUD	Lettre à Albert Camus.....	1012
----------------------	----------------------------	------

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LES ACTEURS DE LA BATAILLE DE PAVIE

I. — CHARLES-QUINT

Charles-Quint était un homme de beaucoup de mélancolies et de complexion noire qui fut longtemps disgracié dans tous les sens du terme, jusqu'à la figure même de la stupidité, qui devint héros à la Balthasar Gracian et qui, dans ces deux états, ne lutta efficacement contre l'ennui qu'en mangeant. Il était goinfre comme on est Don Juan. Sur ce point, il ne céda jamais, ni aux médecins (il eut évidemment la goutte de bonne heure), ni aux circonstances : pendant la retraite d'Alger, au milieu des tempêtes et de la hurlerie des Turcs, il mordait dans des vessies de poutargue. Il n'avait cependant ni l'esprit ni le cœur au-dessus des périls.

Notre époque aide au divertissement avec une extraordinaire orthopédie de laquelle nous avons tant l'habitude d'être étayé que nous ne comprenons plus avec nos sens les anciens problèmes de l'évasion. Qui, de nos jours, a cinq cents francs peut se payer le cinéma, et qui n'a rien est bien obligé d'être distrait par le sifflement d'abracadabrantes fusées. Aux alentours de 1515, l'art de s'évader exigeait du muscle, de la grâce et cette noble *vertu* mère et lumière de tous les gentilshommes.

Chez ce « prince », puis chez cet empereur, ni 'muscle ni grâce : le sang de Philippe le Beau et celui de Juana n'allaient ensemble que par force et, dans ce corps qui en contenait le mélange, n'y consentaient qu'au prix de pas mal d'infirmités. Et, d'abord, cette malformation de la mâchoire. Il faudra revenir à cette mâchoire pour connaître un incontestable courage de décision et une détermination vraiment héroïque. Quant à cette *vertu* chevalière qui, portant l'homme en pointe dans les événements, se réservait néanmoins assez de prise sur lui pour lui faire prêter le flanc, Charles-Quint n'en était pas dépourvu. Mais, gêné de ses infirmités (certaines d'ailleurs étant de cervelle), elle ne pouvait s'exercer que de biais ; il en aimait le spectacle : les défilés de troupes, les parades. Il avait chassé avec beaucoup de plaisir dans sa jeunesse ; les labours flamands étaient vastes ; il y tua néanmoins un paysan, par maladresse. C'est loin d'être un événement historique. Mais l'échec de ce prince n'est pas celui de son action (nous le verrons maître du monde ou presque), c'est le sien propre. Il avait manié l'estoc mais jamais en tournoi, toujours sur une quintaine, et jamais en public, toujours seul (la quintaine et lui), dans des arrière-cours bien fermées, dans des caves, dans des greniers. Il n'était pas un beau spectacle : il le savait.

Sensible : il s'évanouira une fois à la messe (il est vrai que c'était en Espagne) et on parlera d'épilepsie. Cette sensibilité ne lui servira même pas à jouir de ce qu'on appelle communément « les hémisphères des Pays-Bas », où les goitreux du Queyras eux-mêmes trouvent le chemin du septième ciel, et il fera des bâtards comme un comptable fait du travail à la maison.

C'est pourquoi il est intéressant de chercher ce prince dans le délicat de la vie. Un moment vient où il faut que l'esprit trouve son compte. Une des essences, et non la moindre de la fête, est sa couleur. Il ne suffit pas de

rompre des lances, d'abattre des quilles : il faut le faire en pourpre, en vert, en or ou en *beau* ténébreux, avec des plumes, des scintillements, des devises, et se donner ainsi le loisir de toucher (pour soi-même) aux frontières de l'âme, ou, tout au moins, de la sublimation.

Tout est déjà dans un faisán et en matière d'être facilement sublimé. Il y a aussi les fromages de la montagne enveloppés de feuilles de châtaignier, les poissons qu'on fait griller, qu'on fait bouillir dans leurs cuirasses, les grives bourrées de genièvre, à la fois fraîches comme la neige et pourries ; les blanquettes où l'ail se marie au persil ; les anchois pilés dans l'huile d'olive avec une pointe de safran ; les laitances et les œufs de mulets pétris dans le poivre et le vinaigre ; les daubes de sanglier, de daim et même de renard ; les marinades où le lièvre noir se mélange au vin, au laurier et à l'oignon sauvage. On lui envoie des dindons de Mexico ; il en mange en salmis, en filets, aux écrevisses, aux huîtres, en galantine, à la princesse, en capilotade. Si on communie avec Dieu sous les espèces du pain et du vin, on peut communier avec le monde (surtout le nouveau) avec du dindon. Il y a plus d'espace marin dans une subtile sauce au fenouil qu'entre l'Espagne et les Indes orientales, surtout pour un homme dont les genoux souffrent dans le roulis ; et, s'il n'est pas possible d'aller fracasser soi-même la porte des trésors de Montézuma, on peut toujours ouvrir de son couteau le flanc des dorades sur une table d'autour de laquelle tout le monde s'est retiré, seul devant une assiette dont on est le maître absolu. Personne ne peut s'interposer ici entre le plaisir et le prince : ni protestant, ni catholique, ni pape, ni Luther, ni Flamands, ni Espagnols, ni France, ni Italie, même pas cette mâchoire imbécile qui va enfin servir ; et on l'y force. Ce que d'autres cherchent et trouvent avec des lances et des chevaux, des portulans et des bateaux, des ronds de jambes et des femmes, il le cherche et il le

trouve avec de la soupe au lard. Son imagination, son besoin de théâtre, sa curiosité se satisfont en cuisine, proprement dite. S'il ne faisait que digérer ces graisses il grossirait, mais il les brûle, il les *volatilise*, et il reste maigre, comme Don Juan, comme Colomb, comme Cortez.

Il sera toutefois perclus de goutte et il dira : « *Vous voyez, monsieur l'amiral, comme mes mains qui ont fait et parfait tant de grandes choses et manié si bien les armes, il ne leur reste maintenant la moindre force et puissance du monde pour ouvrir une simple lettre. Voilà les fruits que je rapporte pour avoir voulu acquérir ce grand nom plein de vanité de grand capitaine, et très capable et puissant empereur, et quelle récompense !* »

Ces mots lui sont dictés par la malice bien connue des goutteux florides, car il n'a jamais été grand capitaine, sauf par personnes interposées. A Tunis, le premier combat de sa carrière (et il avait alors trente-cinq ans, un vieillard pour l'époque), il a surtout gesticulé en simple soldat. Il a certes combattu vaillamment (mais on était alors vaillant comme on est aujourd'hui automobiliste) ; il a eu un cheval tué sous lui (ce qui, pour le commun des reîtres, est monnaie courante) ; son page a été abattu à ses pieds (ce qui, pour Blaise de Montluc par exemple, ne se marque même pas dans la mémoire) et finalement (quand il s'agissait de faire vraiment le capitaine) il a donné de fort mauvais ordres. Au surplus, ce n'est pas lui qui a pris Tunis, ni même le corps expéditionnaire (30 000 hommes) du Marquis du Guast : c'est la révolte des captifs chrétiens dans les prisons de la ville. Et, s'il a pris Tunis, il n'a pas exploité sa victoire : il a manqué Alger (comme il la manquera encore en 1541, malgré Cortez qui l'accompagne). Il a manqué Alger par sa faute, et précisément parce qu'il n'est pas grand capitaine, parce qu'il s'éberlue, qu'il se regarde

vivre, qu'il se regarde vaincre, qu'il se gonfle de sa victoire jusqu'à atteindre cet *énorme empatement impérial* à partir duquel il ne sait plus que bouger très lentement. Ce n'est pas pour avoir voulu acquérir un grand nom qu'il ne peut plus se servir de ses mains, de ses pieds, de ses genoux : c'est pour s'être bourré d'alouettes à la casserole et de daubes d'Alalunga, ce *thon blanc* qu'on pêche à Malte et dont la chair est grasse comme celle du porc ; c'est pour s'être gobergé de plaisirs de moine et de féodal.

Il ne s'agit pas de dire qu'un aussi grand appétit explique entièrement un aussi grand personnage, mais de le comprendre par une marque de caractère dont on soit sûr qu'elle lui appartienne en propre. Les victoires qu'il remporte sont les victoires de l'intelligence des choses, du sens politique, de l'art de gouverner, du courage physique ; mais si l'on fait état de ces vertus dans son portrait, on court le risque de ne plus peindre un homme (ni même un prince), mais une sorte de conseil d'administration, où, s'il y siège, siègent aussi le grand-père Maximilien, la tante Marguerite d'Autriche, le seigneur de Chievres, Ximenès de Cisneros, le connétable de Bourbon, Antoine de Leyva, etc., plus pas mal d'enfants perdus et de capitaines sans nom. Comment savoir ce qui lui appartient exactement en propre dans les vertus de ce conseil ? A Pavie, pendant qu'on emploie beaucoup de courage physique et d'esprit de décision, il est à deux mille kilomètres du champ de bataille, dans sa chambre, à Valladolid, embarrassé et excité par la cristallisation de son acide urique ; il écrit des commentaires sur lui-même, sur ses projets, sur ses désirs. Par la force des choses, il est plus près du foie gras qu'il a peut-être mangé à midi que de la « honte du roi de France ».

Il n'est pas dirigé d'instinct par les vertus dont son histoire retentit ; il lui faut de l'école, et surtout cette école qui vient de l'expérience d'autrui. Il fait l'économie de ses années d'apprentissage comme il fera par la suite

l'économie de bien des choses, car l'excellence de son entendement a raffiné son désir et le plaisir de sa jouissance. C'est un égoïste bien élevé ; toutefois on lui voit de bonne heure une dignité qui est le travail de son précepteur ; on le dit réfléchi et patient parce qu'il est lent, et il est lent parce qu'avec beaucoup de sens naturel, une finesse d'esprit pénétrante, une rare vigueur d'âme, il suit sa nature, il choisit son inclination, il va du côté où il penche, et que, loin du Saint-Empire romain germanique, il fait merveille pour son bonheur personnel en sublimant de l'omelette aux sardines.

Il s'agit ici de le débarrasser de tout l'appareil de César, en laissant toutefois cet appareil : trophées, couronnes, lauriers, en évidence à l'arrière-plan, pour qu'on puisse à chaque instant l'en revêtir par la pensée et voir la vérité dans le contraste.

Il se marie. Il fait aussitôt l'économie de plusieurs femmes, quitte à y revenir par la suite à petits coups de canif pour le besoin, avec des maîtresses dans lesquelles il ira littéralement à la garde-robe. (De l'une d'entre elles, Barbara Blomberg, naîtra cependant Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante.) Il aime garder le nectar sur les lèvres, jusque dans la soif du corps ; c'est une finesse de bon goût. L'unique règle du bonheur est de trouver un appétit. Il restera tendrement attaché à celle qu'il a épousée et, quand elle meurt, il s'habille définitivement en noir. C'est une couleur qu'il aime : elle a le mérite de dissimuler et de faire valoir. Il est sincèrement malheureux, mais il fait avec le malheur comme il fait avec tout : il se comporte en pot fêlé, qui ne se casse jamais, tant qu'à la fin on se lasse de s'en servir. C'est de cette façon qu'il est opiniâtre sans être actif.

Les peintres l'ont représenté avec un casque. Il en a un comme on a un chapeau-claque. Il ne le mettra qu'à de rares occasions. On a une formule d'image qui court les rues au sujet des empereurs ; il est donc coiffé d'un

poncif plutôt que d'un casque. Jusqu'à l'expédition de Tunis, il mettra plutôt un béret de velours. On lui dessine une jolie barbe fournie qui cache son menton. Lastanosa qui l'aime dit qu'il avait *poil raide et rare tout avorté et tout à fait en figure de se rouler nu dans un champ d'avoine, car c'est un remède souverain contre la gale*. On l'imagine tel qu'il apparaît à travers l'histoire, à travers ses méditations écrites, mais une bataille peut être gagnée par un paralytique réduit à l'état de momie (ce fut le cas précisément pour Antoine de Leyva à Pavie) et il n'est pas un bossu qui, de ses Commentaires, ne surgisse comme Apollon. Si l'on continue à le voir beau (même plaisant), propre, astiqué, fleurant la lavande, etc., tout s'explique facilement du bruit qu'il a fait dans le monde. Mais c'est que ce bruit est bien plus extraordinaire quand il ne s'explique pas, ou tout au moins pas facilement. Il vaut mieux se représenter Charles-Quint comme un petit bourgeois. Il a une hygiène déplorable. Il souffre de l'incommodité générale des grands et des petits dans son siècle : il a toutes les dents gâtées. « *Haleine de lion* », dit Lastanosa. Ce lion n'arrange rien, pas plus que le casque dont Charles-Quint ne se coiffera que très tard et par « distraction », ayant provisoirement épuisé à ce moment-là le divertissement que lui procuraient jusqu'alors ses discussions avec les banquiers et les assemblées des Cortès. Il va contre les Turcs comme on va à l'Opéra parce que sa situation le permet, l'oblige même. La plupart du temps, il est *grand arpenteur de ses appartements*. C'est un bourgeois à court d'argent et qui a un trop gros train de maison ; *toujours en retard sur ce qu'il veut, retenu par la pénurie de ses moyens, de force toujours disproportionnée à ses desseins* et qui, pour soutenir son rang, se met du sang aux ongles.

Le bourgeois est un homme qui travaille par personnes interposées et qui, ayant tous les profits du travail sans avoir à en fournir l'effort, a le loisir de vivre dans un

monde *négalif*, parfois même de le construire et d'en imposer les lois.

C'est dans cet état, au surplus sédentaire, que Charles monte ses désirs en neige et qu'il forme ses grands projets. Les cent pas de sa salle à manger aux appartements de sa femme suffisent amplement à ses jambes ; les idées modernes de l'état suffisent à peine à son esprit. Il va jusqu'à l'Internationale. L'imagination s'allume, comme un feu de bois sec, dans l'homme confiné. La générosité, la grandeur, la bonté, la piété sans bigoterie le romanesque et, en général, le « mouvement gratuit » sont l'apanage des hommes de plein air ; de ceux qui chevauchent dans les halliers, les brouillards, le demi-jour des forêts, l'aube, le crépuscule, et qui se battent dans le soleil. Le sédentaire sait vite qu'il n'y a pas de plus grande seigneurie que celle de soi-même et de ses passions. C'est là qu'est le triomphe du franc arbitre et, quand la passion s'empare de l'esprit, c'est sans faire tort à l'emploi, surtout quand c'en est un considérable.

Charles-Quint échafaude et construit. Il sait que les sages ont plus souvent vaincu les braves que les braves les sages. N'ayant que très rarement et toujours très maladroitement chevauché, il a pris dans ses raisonnements l'habitude des pieds sur la terre. C'est un homme qui, riche, aurait fait merveille et qui, pauvre, ne se débrouille pas mal avec les moyens du bord. Il est comme ce changeur qui emploie tous ses sens pour examiner l'or et qui, faisant sonner dix fois la pièce, devient musicien à force de guetter le son du bon aloi. C'est en quoi il mérite la chance qui le sert neuf fois sur dix. Car, aussi bien pour son premier débarquement mesquin de Tazones, en Espagne, que pour sa première entrée dans le triste monastère où sa mère Juana vit recluse, c'est la chance qui l'emporte. C'est la chance avec les Flamands à qui il déplaît, avec les Allemands à qui il est odieux, avec les Italiens qui se moquent de lui, avec les Espagnols

à qui il paraît minuscule. C'est la chance à Innsbruck quand il s'enfuit presque en chemise et seul devant les troupes de Maurice de Saxe ; c'est la chance à Pavie. Mais il est homme à faire considérer cette chance comme une de ses qualités.

L'histoire de ce prince qui semble être le roman héroïque d'un « colleone » casqué et bien barbu est, en réalité, le livre de raison d'un propriétaire dans la gêne. Il occupe la scène au moment où le capitalisme ensable les rouages de l'Église et de l'État. C'est le début des monopoles. Mines, fer, bateaux sont mus, travaillés et fouillés par la banque. Un pamphlet intitulé : « Trois moines de l'Euphrate en route vers le ciel », dit au grand jour : « La finance est l'art de voler. » L'or des Indes occidentales s'en va vers les Indes orientales, sur les routes de l'ambre, de la soie, du musc, ne faisant que passer en Espagne, en France, en Italie. L'Europe engouée d'objets de luxe fait ruisseler l'or sur des pentes qui vont tomber en Chine ; à peine si quelques armées sont irriguées au passage ; en bonne règle, le numéraire passe à toute vitesse sous le nez des Suisses.

Charles-Quint s'est tordu toute sa vie de coliques d'argent. Pris en casse-noisette entre sa situation sociale et la « douleur non pareille », il rogne, il confisque, il truque ; il use d'expédients, mais avec le cerveau politique d'un marchand drapier. Il ne se donne pas au diable : il en tire mélancoliquement la queue. Un guerrier arrêterait les grands passants sur les grand'routes. Lui, il hypothèque, il agiote. Il a la plus forte armée du monde et il doit à ses fournisseurs. Il en est au point de liquider en sous-main les vêtements de sa défunte, en discutant à deux pantoufles près. Il achète des canons à la petite semaine.

Il est bien obligé d'avoir une cour, comme tout le monde, mais c'est surtout dans l'arrière-boutique qu'il se tient. Enfin, au lieu d'être constamment remué par

le ressort des Amadis, des Phoebus et autres Roland furieux, il considère qu'il y a un *avant* et un *après fortune faite*, et il est le premier empereur qui prend sa retraite à cinquante-cinq ans, comme un douanier. Il allègue sa mauvaise santé, mais il a toujours eu une mauvaise santé. La vérité, c'est qu'il veut son pavillon en banlieue, son bassin en rocaille et son « chien méchant » ; c'est tout juste si, en raison de l'époque et de son goût resté morbide, il transpose son désir de fauteuil à oreillette dans le paysage bourru et baroque de Yuste.

On a voulu voir une profondeur impériale, et même de l'empire des ténèbres, dans le fait qu'il a voulu assister à ses propres funérailles. Outre qu'il s'est borné à faire chanter une messe des morts, c'est un simple essai de télévision métaphysique. Il est mieux peint par l'effroyable colère qu'il prend quand il reçoit dans sa retraite un baril d'anchois de mauvaise qualité.

D'ailleurs, il n'est pas dit que tout ce qu'il faisait contre son gré était vraiment contraire à son caractère.

(*A suivre.*)

JEAN GIONO

SITUATIONS-GOUFFRES

(Suite).

DIFFICULTÉS ET PROBLÈMES QUE RENCONTRE L'ALIÉNÉ

IV. — HALLUCINATIONS DU GOUT, DE L'ODORAT ET DE TOUS LES SENS. BABEL, DES SENSATIONS.

Sensations en liberté. Étrange émancipation que celle-là, mais pour lui une étrange agression, venant d'il ne sait où, venant de partout, le désorienter, lui embrouiller sa situation déjà si éparpillée.

Tout à coup on le touche. Il sent sur son corps des rampements. On le griffe. Une bête mouillée et froide se traîne sur lui. Un sifflement sort du plafond. Tiens, ça venait tout à l'heure du siège de la chaise. Des fluides le traversent. Comme des vents débouchent sur une grand'place de village, des fluides passent en lui. Et on le chatouille ! C'est extravagant, c'est ridicule. Qui supporterait des chatouilles comme ça, n'importe où (et pas n'importe où) ? Ah, cette abominable indiscretion corporelle ! Aliénantes sensations. Des courants électriques lui partent dans les jambes. Voilà des décharges dans les mollets à présent, et pas légères et pas une fois seulement. Peut-il tout simplement accepter ? Subir ? Non, il va réclamer, s'insurger, il doit au moins trouver une explication, au milieu de tous ces gens qui prennent un air innocent, vraiment par trop innocent.

Et des petites bêtes gluantes sur la peau... Tout ce qui peut arriver à soi, malgré soi ! Contacts sans personne auprès de lui qui ait pu le toucher, mais contacts quand même et qui ne cessent de l'altérer, de le désunir, de le désituer, de le déséquilibrer.

Apparitionnelles sensations, aussi dérangeantes que de vraies. Là voici, la Tour de Babel, la véritable, où sans cesse des milliers d'informations arrivent, raccordées à rien, intraduisibles. Lui tout entier dans cette tour. Babel du bric-à-brac, qui en la langue spécifique de chacun des sens lui parle à tort à travers, en odeurs, en sons, en frottements, en fourmillements et en lueurs qui ne sont là que pour lui.

Cependant, nouvelle mystification, des sensations à la cause bien visible et présente, sont devenues autres. Ces bruits qui manquent tellement de naturel, ce goût de moisi dans la bouche après avoir mangé... Qu'est-ce donc que ces légumes qu'on lui sert, à la si étrange saveur, entre salée et sucrée, comme si on y avait mis du bicarbonate ou de l'alun. Et si c'était de l'arsenic qu'on y eût versé ? Ça expliquerait bien des malaises aussi... Et pourquoi lui change-t-on ses draps continuellement ? Il eût dit de la soie d'abord. Pourquoi lui en avoir mis en soie ? Ensuite, ils paraissent être comme de la toile à sac, comme du jute. En tout sens ces sensations le promènent, lui donnent à penser, le minent. Sensations, lieu de rencontre du dehors et du dedans. Équilibre qu'il faut savoir garder avec l'extérieur, vers lequel on ne doit pas non plus aller avec trop d'élan ni avec trop peu sous peine de tout trouver méconnaissable, autre facteur d'embrouillamini qui le guette. Cependant un nouveau dépaysement est déjà là. Étrangeté d'un autre type bien plus étrange, intime dans l'étrange. Anomalie sournoise, non plus la modification spectaculaire de la sensation normale mais, par moments brefs, une bizarre accentuation soudaine, sorte

d'alerte, sans raison, mais dont il va chercher les raisons dans les objets et les spectacles qui se trouvent d'aventure l'entourer alors, qui vont lui paraître particuliers, « désignés », hors de l'ordinaire, faisant signe. Vues alors à l'instant « détachées » des autres, comptant pour autre chose. Subtile accentuation, mue infime, qui ne dure souvent que quelques dizaines de secondes. Une vague les a apportées et voilà l'objet « cadré », mis entre guillemets et considéré alors par lui selon sa disposition comme avertissement, menace ou annonce d'un triomphe prochain. Et pas seulement les objets alors parlent. Les bruits aussi font signe. Un léger tintement, peut-être commencé depuis longtemps, se trouve cerné, en cet instant soulignant. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qu'il veut dire ? Qu'est-ce que par là on veut lui dire ? L'idée de signes qu'on lui fait s'amplifie, trouve partout sa justification. Il vit dans un monde de signes¹. Certains, baroques, déroutants, qu'il ne peut suivre, d'autres, légers, mais certains, que le hasard seul ne fait pas, qu'il va devoir interpréter, ou qu'à coup sûr déjà il reconnaît. Il y a aussi, inverse presque de l'action centripète des sensations venues des choses, il y a l'action dénaturante venue de lui-même, profondément et à son insu modifié et modificateur, qui va sur le monde et sur ses propres sensations porter un charme qui les rendra « autres ».

Humeur métamorphosante, issue d'une vitalité profondément altérée. Soudain ou au moins très vite (il ne sait plus comment c'est venu), lumineuses et merveilleuses et réjouissant l'œil sont devenues les couleurs. Tout en même temps a changé. N'importe ce qu'il mange et même de l'herbe, que maintenant il recherche, ou une feuille de rhubarbe crue qu'il mâche, a un goût exquis, un goût qui se prolonge et va loin comme le

1. Dans son monde incertain, transparent, les signes deviennent les seuls points d'appui.

son du violon. Une odeur vulgaire devient parfum, devient florale et ravit son odorat, le menant au bord même de l'extase. Ce qui répugne à l'ordinaire, saleté, plaies, pus, excréments, il est à l'aise avec. Le monde est attirant. Ailé, soulevé, il se sent en communion avec tout et tous¹. Aimer, dont le contraire n'est pas haïr, c'est ne plus être dégoûté. Il n'est absolument plus dégoûté. Il n'a plus froid. Un vent glacial lui sera doux. Il se découvre. Son corps nu ne supporte plus le vêtement. L'action est facile. Souffrances ? Plus de souffrances. Céleste est devenue la terre. Des mois passent. Puis, d'un coup, il revient au médiocre ordinaire de la vie du monde et de ses sensations brusquement remises en place. Guéri.

D'un coup parfois il est dans l'exact inverse. Éteintes, livides, profondément adultérées sont les couleurs. Son teint, et le teint de tous, comme sous l'effet d'une malédiction, est devenu terreux. C'est une gêne que de regarder les visages. Plombés, et qui ne se remettront sûrement jamais. Rien n'a de goût, sauf mauvais. Il sent mauvais. Tout sent mauvais et traîne et stagne et souille. Effort lui coûte. Il a froid. Il se sent en faute. Son état est celui de la répulsion. Odeurs, ah ! ces odeurs ! Comme elles tournent toutes, inexplicablement, à la peste ! Il y a donc un égout tout près ? Mais pas qu'un égout. Cuirs brûlés, soufre, œufs pourris, eaux croupissantes, eaux de vaisselle, la pourriture, toutes les pourritures, celles des tripes de mouton comme des graisses rances, ces odeurs inexplicablement sont pour lui, sont autour de lui, ne le laissent pas seul. Un tas de fumier, une flaque de purin où qu'il aille l'accompagnent qu'il doit supporter. L'infection des déjections imaginaires est parmi les plus démoralisantes, les plus désespérantes et détériorantes halluci-

1. Mais pas tous avec lui. Il énerve, son céleste n'étant que pour lui.

nations, et a conduit plus d'un à s'en échapper dans la mort.

Étonnant manichéisme du monde et des sensations, qui conduit sur le chemin de bien des choses et dont certains aliénés qui en sont revenus (après en avoir subi la spectaculaire alternance) n'en sont pas revenus sans réflexions ¹.

Apparitions plus souvent irrégulières ² et qui le déconcertent du pôle sinistre et du pôle des béatitudes. Mais, même quand ces deux pôles ont de la stabilité, il reste, pour sa mystification et pour son désarroi, des sensations volantes, étrangères à l'humeur dominante, des sensations francs-tireurs qui ne se laissent pas englober et lui posent des problèmes auxquels il va devoir chercher réponse, comme à ces signes qui lui apparaissent de-ci de-là, nombreux, insistants, insistants, insistants appels à compréhension, à déchiffrement.

En lui augmente l'échauffement vers l'explication. Danger ! Nouveau danger ! Danger extrême, mais il ne le verra que trop tard... et encore. C'est l'explication qui va le désigner, à coup sûr, à l'attention apeurée des gens sains. Donner des explications, abonder en explications, trouver des explications à tout : marque de dérangement mental. C'est un comble !... et c'est vrai. Fascination des explications. La personne normale y résiste. Elle sait se retenir ³ (trop même) et avec sa pensée faire de tout, des plans, des constructions, du jeu, de la recherche, de la chasse, des provisions, des

1. JOHN CUSTANCE, dans *Wisdom and Madness*, s'appuyant sur WILLIAM JAMES *Varieties of religious experiences* et surtout sur les crises alternantes qu'il a subies de manie et de psychose maniaque dépressive, a donné des observations remarquables sur l'état de grâce et l'état de disgrâce, l'état de communion et l'état où le monde se retire de soi.

2. Sauf chez les cyclothymiques, où les états s'opposent clairement.

3. Pour qui aurait oublié l'énorme faim d'explications dans l'espèce humaine (actuelle), il lui suffirait d'écouter un enfant parler. « Pourquoi » est son maître-mot, son lassant maître-mot. Il semble ne penser que pour chercher des explications. L'adulte a appris à attendre.

travaux d'approche. C'est seulement pour finir qu'elle va tenter une explication qui sans doute était l'important et le but, mais dont il fallait d'abord payer le prix en recherches, en peines, en évaluations de toutes sortes. L'aliéné¹ va droit à l'explication. Dès lors, il est repéré.

V. — AUGMENTATION DE L'IMPRESSION DE COMPRENDRE.
LE SENTIMENT D'ÉVIDENCE. LE SAVOIR PAR ILLUMINATION.

Et continuent à se présenter à lui des pièges, comme il n'en a jamais rencontré et dont il n'aurait même pas eu l'idée de se méfier. Dans la tragédie des renforcements démesurés où il avance, voici venir (et il ne le voit pas) le plus grave peut-être, celui qui va faire se refermer sur lui les portes de l'asile, le sentiment *de la certitude totale*. A cause de ce sentiment il continue à marcher dans « ses histoires » qui ne devraient pas résister à un examen critique. Mais elles résistent et parfaitement. Il a reçu l'aveuglant message de la Vérité. Ce sentiment d'évidence-là, sans rapports avec le sentiment courant d'évidence, est quelque chose qu'il faut avoir connu pendant l'ivresse mescaliniennne, dans sa soudaineté, son coup de poing, sa presque caricaturale mécanique, pour comprendre qu'il n'y a pas de parade possible. L'idée se referme sur soi, comme le couvercle d'un coffre qui a basculé. Plus de sortie. L'idée boucle la boucle, idée en un instant achevée, définitive, emmurante. Devenue V vérité... Quelquefois il est arrivé à un expérimentateur de la mescaline de voir l'idée, surtout

1. Il faut relire *Inferno* de Strindberg, livre plein de relations de signes, comme aussi d'explications, dont un grand nombre dans le domaine scientifique. Significations comme explications, la plupart manifestement inconsistantes. On y trouve cet aveu (qui pourrait être mais ne paraît pas ici marque de voyance et le conduit à des rapprochements insensés) : « Je n'avais qu'à ouvrir un livre quelconque à n'importe quelle page, je trouvais l'explication désirée. »

si elle lui est étrangère (que quelqu'un vient de lui communiquer sur place ou par téléphone), il lui est arrivé, en un dernier moment de liberté (deux secondes suffisent), de la voir s'emparer de lui, et le happer. L'aliéné ne se voit pas happé. Il l'est avant de l'avoir vu. Il reste, il restera dans le gouffre de l'évidence, innocent, esclave, ignorant qu'il est esclave.

Sans l'accroissement incomparable du sentiment de certitude, pas d'aliéné. La foi fait la folie, l'y fait demeurer, ne lui permettant pas de corriger de lui-même, ni avec l'aide d'autrui, l'idée absorbante à laquelle il a donné son *adhésion*. A cette idée il a succombé, il s'est soumis à sa suggestion comme quelqu'un qui s'est soumis à la suggestion d'un hypnotiseur. Totalelement. L'opération en coup de foudre n'est même pas nécessaire. Il peut n'avoir aucune conscience de rencontre. A un moment il se trouve dedans. Immergé dans l'évidence de la Vérité qui de toute part avance et rayonne, et pleut sur lui. Quoique l'« idée » paraisse aux autres saugrenue, délirante, limitée (parce qu'ils en voient seulement des affleurements), elle est pour lui une idée incomparable, une idée réponse à tout, une idée-cathédrale qui le place au dehors des mesquines critiques et d'une certaine façon s'inscrit dans les lois secrètes de l'Univers. Son savoir qui est savoir par illumination n'a rien de commun avec les autres savoirs et réside en lui comme un fantôme sans bornes et que ne peut examiner la critique. Plus du tout. De ce qui fascine on ne peut faire le tour. Il se trouve qu'une idée présentement sur lui a pouvoir. Avant, son esprit sur elle aurait eu pouvoir. Maintenant elle seule a pouvoir. Et lui est sous son pouvoir, sans réserve, sans « mais », sans aucun.

L'aliéné parle sans cesse de magie. Il en a le droit. Sur qui plus que sur lui s'exerce la magie, une magie tout à fait à part ?

Ne pouvant avoir vue sur cette idée dominatrice, ne pouvant, n'ayant pu voir son absorption par l'idée absorbante, ne sent-il donc rien ? Si. Et (nouvelle apparition de la persécution) il sait quasi toujours, comme ont dit plus ou moins des centaines de milliers de malades mentaux, qu'« il se passe quelque chose dans leur dos », même s'ils se croient Empereur des empereurs.

Tout aliéné sait qu'il lui échappe quelque chose d'important¹.

VI. — LES ENNUIS QU'IL A AVEC SA PENSÉE. RADICAUX EN LIBERTÉ. PENSÉES QUI S'ÉVANOUISSENT. OBLITÉRATIONS PÉRIODIQUES. PENSÉES LYSÉES. PENSÉES OSCILLATOIRES. PENSÉES XÉNOPATHIQUES. PENSÉES SCOTOMISÉES. CONFUSION MENTALE. DÉSORIENTATION.

Ne jamais l'oublier : c'est avec des désordres de toutes sortes en train en lui, résultats d'innombrables petites embuscades internes que l'aliéné fait le désordre qui est visible aux autres.

Même s'il y a délire, il fait et montre un désordre inférieur (et de combien !) aux infimes multiples désordres qui le hachent, le secouent, le déséquilibrent de partout.

Les ennuis qu'il a avec sa pensée ne se comptent pas, difficilement perceptibles, et qu'il ne pourrait exprimer que très globalement. Le plus marquant, le plus gros de conséquences, est celui de l'évanouissement soudain de pensée. D'un coup sa pensée est comme époncée. Y aurait-il vraiment des voleurs de pensée ? Des manieurs de fluide agissant à distance ou embusqués peut-être tout près de lui, s'exerçant sur lui, arrivés à prendre pied dans son cerveau ? C'est extraordinaire. C'est extra-

1. La méfiance outrée et une interminable récrimination, sur de nouveaux sujets, semblablement reprise sera la réponse à cette impression « sui generis », qui est loin d'apparaître uniquement chez le paranoïaque.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publie dans chacun de ses numéros :

- un roman ;
- une nouvelle ;
- des poèmes ;
- une étude de littérature, d'art, de philosophie ou de sciences ;
- un témoignage ou un document ;
- une traduction.



des chroniques de

MAURICE BLANCHOT : Recherches.
MARCEL ARLAND : Marginales.
ROGER JUDRIN : Remarques.
PHILIPPE JACCOTTET : La Poésie.
HENRY AMER, YVES BERGER : La Littérature.
JEAN GRENIER, JEAN DUVIGNAUD : Les Essais.
DOMINIQUE AURY : Le Roman.
DOMINIQUE FERNANDEZ : Le Théâtre.
FRANÇOIS NOURISSIER : Le Cinéma.
ANDRÉ BOUCOURECHLIEV : La Musique.
ANDRÉ BERNE-JOFFROY, JEAN REVOL, RENÉ DE SOLIER : Les Arts.



des notes critiques de

Georges Anex, Yvon Belaval, Jacques Bens, Édith Boissonnas, Alain Bosquet, Michel Butor, Roger Caillois, E.-M. Cioran, Serge Doubrovsky, Lucette Finas, Jean Follain, Jean Forton, Jean Grosjean, Jean Guérin, Georges Lambrichs, M.-J. Lefebvre, Jacques Masui, André Miguel, Michel Mohrt, Claude Ollier, Pierre Oster, Brice Parain, Denis Périer, Georges Perros, André Pieyre de Mandiargues, Alain Robbe-Grillet, Armand Robin, Albert-Marie Schmidt, Willy de Spens, Édith Thomas, Henri Thomas, Jean-Paul Weber, Wladimir Weidlé.



LE TEMPS, COMME IL PASSE

et

LE MOIS



et un texte posthume

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

ANTONIN ARTAUD : Lettre à Jean Paulhan.
AUDIBERTI : Rouge.
HENRI BAUCHAUD : La Maison du Temps.
ÉDITH BOISSONNAS : Limbes.
GASTON BOUTHOU : Nouvelles Notes pour une Polémologie.
MARTIN BUBER : Du Hassidisme.
MICHEL BUTOR : Le Carré et son Habitant.
PAUL CLAUDEL : Textes inédits.
ANDRÉ DHOTEL : Un Adieu, mille Adieux.
ÉTIEMBLE : Blason d'un Corps.
ANDRÉ FRÉNAUD : Parmi les Saisons de l'Amour.
JEAN GIONO : François I^{er}.
MARCEL JOUHANDEAU : Journaliers.
ROGER JUDRIN : Nicole ou l'Amie des Fées.
ANDRÉ MALRAUX : Conclusion à *La Métamorphose des Dieux*.
ALFRED MÉTRAUX : Le Langage de l'Île de Pâques.
HENRY DE MONTHERLANT : Sénèque.
PIERRE OSTER : Rive de l'Univers.
GISÈLE PRASSINOS : L'Homme aux Questions.
PHILIPPE SOLLERS : Images pour une Maison.
GEORGES WALTER : Stradivarius 1919.

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY
reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.

*La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande
d'abonnement et la somme de 0,25 NF.*

*Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs
manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent
à leur disposition pendant un an.*

*Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de
poste sont seuls retournés à leurs auteurs.*

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :		Étranger :	
6 mois.....	16 NF	1 an	30 NF
1 an	30 NF	6 mois	19 NF
Édition de luxe			
1 an	69 NF	1 an	76 NF

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33.